# GUEULE-ROUGE 80-CHEVAUX

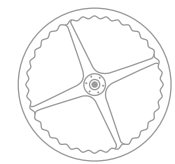
Maurice Leblanc

# GUEULE-ROUGE 80-CHEVAUX

NOUVELLES

Texte établi à partir de l'édition de 1904
publiée par Ollendorff

Introduction et notes
Cédric Hannedouche



Conception graphique : Maria Maddalena Marin

© Editions des Falaises, 2018
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr

ÉDITIONS DES FALAISES

# Introduction

« Tout ce qu'il y a d'émotion, d'ivresse, de vertige, de mort dans l'automobile, Maurice Leblanc a su le mettre dans son nouveau livre *Gueule-rouge, 80-chevaux*, que publie la librairie Ollendorff, sous une saisissante couverture de Lucien Faure. Aventures étranges, palpitantes d'amour où l'auteur de *Lèvres jointes* s'affirme, une fois de plus, écrivain d'imagination puissante et passionnée ». Ce jugement que Joinville donne dans *Le Journal* du 22 juin 1904 renvoie à un recueil totalement méconnu de Maurice Leblanc. Il en condense en quelques lignes son contenu et rappelle la puissance d'imagination de l'auteur.

En 1904, Maurice Leblanc n'a pas encore donné naissance à Arsène Lupin. Il n'y songe même pas. L'auteur normand vient d'avoir quarante ans et s'efforce depuis presque quinze ans d'affirmer un style inspiré de ses maîtres réalistes Gustave Flaubert et Guy de Maupassant. Quinze ans durant lesquels il n'a eu de cesse d'offrir au public recueils et romans pétris d'analyses psychologiques des mœurs de son temps. Les convictions esthétiques d'un tel auteur ne pouvaient donc entrer en harmonie avec les nécessités des divertissements bon marché de la littérature populaire. À cette époque, Maurice Leblanc recherche encore la consécration et la reconnaissance des cercles restreints des Belles Lettres espérant que ses incessantes productions finissent par lui ouvrir les portes d'un public qu'il juge plus légitime et conforme à ses goûts. En dépit de ses aspirations envers une littérature qu'il considère comme plus authentique,

en 1904, Maurice Leblanc reste cependant cet auteur, certes prometteur, mais rangé dans la catégorie des meilleurs espoirs masculins.

Dans l'histoire littéraire de sa carrière, *Gueule-rouge, 80-chevaux* a donc cela de particulier d'apparaître comme l'ultime création de Maurice Leblanc avant l'arrivée, l'année suivante, des premières espièglerie de son cambrioleur héroïque. Le point d'arrêt de ses prétentions supérieurement esthétiques. L'ouvrage paraît chez Paul Ollendorff, gage de sérieux puisque la maison édite des noms comme ceux de Guy de Maupassant ou Jules Renard. Rien de commun en apparence entre un recueil de nouvelles données comme réalistes et le panache et la verve d'un héros légendaire. Comme bien souvent, les apparences se révèlent trompeuses et il conviendrait de prendre en compte la monumentale production prélupinienne de Maurice Leblanc pour expliquer l'aisance du style des aventures du gentleman-cambrioleur. L'épaisseur psychologique de certains personnages que croise Arsène Lupin doit beaucoup au regard que porte l'auteur sur la société qu'il fréquente et qu'il a croquée pendant presque deux décennies. De la même manière, les exigences narratives de la littérature policière apparaissent déjà maîtrisées par Maurice Leblanc dans ses contes et nouvelles réalistes. Arsène Lupin n'est pas son premier gentleman-cambrioleur. On en trouve déjà un exemple dans « Un gentleman ».

« Monsieur Audimard et le sieur Vatinel » s'apparente à une enquête menée par le narrateur sur un intriguant personnage. C'est le cadre de la rencontre entre le narrateur et Arsène Lupin dans « Le sept-de-cœur ». La ligne de partage entre les deux vies de l'auteur n'est donc pas si facile à tracer. Il n'y a pas un avant



et un après Arsène Lupin. Bien au contraire, à y regarder de plus près, il y aurait même superposition entre les deux écritures.

Dans *Gueule-rouge, 80-chevaux*, le lecteur se confronte à une plume expérimentée apte à recréer la silhouette du Mont Saint-Michel comme les routes escarpées de l'Estérel. De même, le caractère humain apparaît dans son spectre le plus large, des ténèbres enragées d'un fou du volant à l'éveil amoureux et sincère d'une jeune femme. Loin de se complaire dans une tonalité unique ou une géographie restreinte, Maurice Leblanc y revendique la variété des paysages et des tempéraments. Le recueil souligne la capacité d'un auteur à embrasser les thèmes, les motifs et les tonalités les plus variés et les plus contrastés. « Les ruines de Buoux » propose au lecteur un récit dans la plus pure tradition fantastique, « Un conte de Noël » offre une plongée dans les remords d'un narrateur se croyant coupable de meurtre et « La vie est bonne » se présente comme une leçon philosophique du bonheur. Autant d'étapes surprenantes sur une route balisée par la vie au grand air. Le lecteur s'attendrit des amours naissantes, se révolte face à la cruauté de parents esclavagistes et frémit des scènes macabres à bord des automobiles.

Le recueil rassemble trente-trois contes et nouvelles que Maurice Leblanc donne au journal *L'Auto* entre 1902 et 1904. Si le journal traite de l'actualité sportive, il s'ouvre néanmoins sur une fiction placée en première colonne de la première page. Tous sont réunis par une unité thématique fortement liée aux exigences de la spécialisation du quotidien. Ce dernier a été lancé en 1900[1] par Henri Desgranges et répond au goût nou-

1. Sous le titre de *L'Auto-Vélo*.

veau d'une société bourgeoise pour les sports en général et les courses automobiles en particulier. Tous les récits du recueil sans aucune exception intègrent par conséquent l'allusion sportive. Les bienfaits du sport, le souffle de liberté qu'il procure vantent les mérites de l'activité pratiquée. L'auteur vante ainsi successivement l'élégance du patinage artistique (« La grâce »), la philosophie du sportif accompli (« Le globe-trotter »), le défilé de merveilleux paysages sous les yeux du cycliste (« La prisonnière ») mais surtout la mode de l'automobile (« Quelqu'un »).

Presque tous sont surtitrés dans le journal qui les fait paraître *Contes du soleil et de la pluie*. L'allusion est à peine masquée ici au titre du recueil de Guy de Maupassant *Contes du jour et de la nuit*[1]. L'ombre du maître s'étend jusque dans le choix des lieux. Du soleil du Midi à la pluie normande, Maurice Leblanc emprunte et suit l'itinéraire tracé par son modèle. Comme lui, il pose un regard oblique sur sa société. Il s'amuse en dénonçant l'avidité du noble, la bêtise du bourgeois comme celle du pauvre. Si le soleil éclaire les rencontres amoureuses les plus inattendues comme celles de « L'un vers l'autre » et de « La prisonnière », la nuit enveloppe d'un scepticisme accru la condition humaine. « Le tournant » s'achève sur un infanticide, « Ma fiancée » sur un homicide involontaire, « Le tandem de M. et Mme Boulingrin », « Godefroy, recordman » moquent les prétentions bourgeoises.

*Gueule-rouge, 80-chevaux* est l'occasion pour l'auteur d'affirmer son art. Un art de la brièveté, de l'action condensée et réduite à son essence. Deux à trois colonnes d'écriture dans un journal qui conditionnent un style sans le scléroser. C'est la

1. Paru chez Marpon et Flammarion en 1885.



beauté et le génie de Maurice Leblanc qui ne renoncera jamais à cette proximité de la chute en littérature. Brièveté du conte qui donne tantôt l'impression de s'étirer tantôt de se précipiter.

Maurice Leblanc démontre sa maîtrise des récits criminels. « Gueule-rouge, 80-chevaux » qui ouvre et donne son titre au recueil densifie l'image d'un monstre, l'un de ces êtres difformes qui n'existe que pour faire le mal autour de lui. Ces êtres innommables qui vont croiser les routes du gentleman-cambrioleur et que Lupin va se faire le devoir de traquer et de punir. L'auteur nous les fait déjà côtoyer ici. Derrière la silhouette de la princesse qui brave les dangers de la route dans « Sur la corniche d'or » se profile celle de « La dame à la hache » (*Les Huit coups de l'horloge*), le baron de Caorches (« Gueule-rouge, 80-chevaux ») est habité des mêmes folies criminelles qu'un Alexis Vorski (*L'Île aux trente cercueils*), c'est un être difforme comme le sera l'assassin dans *Les Dents du tigre*. La « «Dame jeune et jolie» » se sert de sa beauté pour manipuler les hommes à la manière d'une Dolorès Kesselbach (*813*).

Rien d'étonnant à ce que Maurice Leblanc maîtrise autant les motivations criminelles dans les aventures d'Arsène Lupin puisqu'il en avait précédemment réalisé les essais cliniques. Ni œuvre testament ou recueil transitoire, *Gueule-rouge, 80-chevaux* se révèle bien une œuvre achevée et cohérente d'un auteur ayant atteint une parfaite maîtrise de son art. Le virage qu'il négocie à merveille l'année suivante lui fait prendre une toute autre direction. Son carnet de voyage est déjà bien rempli, il ne lui reste plus qu'à piocher à l'intérieur…

# A

## Henri Desgrange[1]

Directeur de *L'Auto*

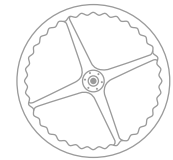
*Cher ami,*

*Voici, ornés d'amour, rougis de sang, dédiés à la nature, à la force et à la beauté physique, voici quelques-uns de ces contes « sportifs » que vous me demandiez il y aura bientôt deux ans.*

*Permettez-moi de vous en faire hommage, en souvenir de l'agrément que j'ai pris à les imaginer, et du bon accueil qu'ils ont trouvé près de vous.*

M. L.

1. Remarquons que l'usage de la dédicace se veut souvent l'indice d'une volonté de marquage esthétique supérieur de la part de l'auteur. Maurice Leblanc renouvelle le procédé quand il fait paraître le premier recueil des aventures d'Arsène Lupin en 1907 en insérant une formule similaire destinée à Pierre Lafitte.



# Gueule-rouge, 80-chevaux[1]

## I
### Caïn de Caorches

Le comte de Caorches n'était heureux que quand sa femme ne l'était point. Or, voici que Régine, pour la première fois depuis son mariage avec ce monstre odieux que ses parents l'avaient forcée d'épouser, voici que Régine ne semblait plus aussi malheureuse. Et le comte souffrait le mystère.

Oui, un monstre que ce Caorches, sorte de gnome effarant, à tête énorme, presque bossu, cagneux, puissant de muscles, une façon de Quasimodo, mais redoutable, sournois, haineux et âpre.

Dès l'enfance il terrifiait par sa laideur farouche et sa cruauté les jeunes paysans de cette rude contrée basque où s'érigeait, entre les bras d'un torrent, le donjon seigneurial des Caorches.

1. Les trois parties de cette nouvelle sont données dans *L'Auto* du 30 mai au 1er juin 1904. Le texte déroule le parcours macabre du baron de Caorches, devenu tueur en série au volant de son impressionnante 80-chevaux couleur de sang. Oscillant entre fantastique, frénésie et récit meurtrier, « Gueule-rouge, 80-chevaux » souligne les hautes aptitudes de Maurice Leblanc à ériger un génie du crime. Le nom du baron de Caorches peut évoquer celui du baron Cahorn, un autre « baron Satan » dans l'une des premières aventures d'Arsène Lupin (« Arsène Lupin en prison » dans *Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur*).

A dix ans, sans raison, par ce même instinct de meurtre qui lui faisait étrangler des bêtes à pleines mains frissonnantes, il tuait son jeune frère d'un coup de couteau – d'où cet effroyable nom de Caïn sous lequel on le désignait dans le pays. Caïn de Caorches ! syllabes rugueuses[1] qui s'appliquaient bien à cet être de légende et de malédiction…

Orphelin à vingt ans, prodigieusement riche, Caorches mena l'existence barbare d'un noble du moyen âge, chassant, galopant à travers plaines et bois, ravageant les moissons, traitant ses fermiers comme des vassaux taillables et corvéables à merci, réglant ses comptes à coups de bâton ou à poignées d'or, brutalisant les femmes, honni de tous, – image de Satan devant qui les dévotes se signaient et murmuraient des prières.

Vivre auprès d'un tel homme et lui appartenir c'était un supplice d'enfer. Si stupide qu'il fût, Caorches ne s'illusionna pas sur les sentiments qu'il pouvait inspirer à Régine. Du premier jour il la tint prisonnière dans son château, la séparant du monde entier, fou d'amour, mais d'un amour qu'il lui était impossible de manifester autrement que par de la haine.

Il n'avait d'autre idée que de la torturer, d'autre joie que ses larmes. Tout ce qui indiquait en elle de la souffrance et du désespoir, la répulsion même qu'il lui inspirait, le tremblement nerveux qui la secouait à son approche, tout cela le délectait comme des hommages à sa toute-puissance.

Geôlier infatigable et soupçonneux, il avait renoncé aux chevauchées qui l'éloignaient trop longtemps du château, et s'était commandé une automobile une voiture formidable, disproportionnée, monstrueuse comme lui, difforme et stupéfiante, une chose de fer, rouge, sang[1], tout en longueur, et creusée un peu sur la droite et très en arrière d'un siège unique, ce qui lui donnait un air borgne et inquiétant.

Chaque jour, au galop de ces 80-chevaux, il dévorait en une heure les vingt ou vingt-cinq lieues[2] qui étaient devenues, pour ainsi dire, nécessaires à son appétit de mouvement et d'activité. Et repu d'espace, ivre de vitesse et de tumulte, il revenait en toute hâte s'enfermer auprès de sa victime. Ah ! l'angoisse de Régine quand elle entendait sur la grand'route les hurlements de la bête !

Et voici qu'elle n'était plus malheureuse ! la pâle et maladive créature reprenait des couleurs. La vie fleurissait en elle de nouveau. Elle souriait. Quelle fureur le jour où Caorches le surprit, ce premier sourire ! Il se rua[3] sur elle et la saisit de ses doigts crispés. Elle sourit encore. Il la regarda longtemps, avec stupéfaction, puis peu à peu desserra son étreinte. Il ne comprenait pas.

Heureuse, souriante… c'était là une de ces choses que son cerveau obscur ne pouvait s'expliquer. Comment se faisait-il qu'elle osât sourire, qu'elle eût la force, l'idée même de ce sourire ? Il en conçut une inquiétude sourde et presque du respect, comme s'il admirait sa femme d'avoir échappé miraculeusement à sa tyrannie. A son tour, il était dominé. Ce sourire… ce sourire… Parfois il lui venait l'envie de s'agenouiller quand elle souriait ainsi, et de joindre les mains pour qu'un peu de ce sourire descendît jusqu'à lui. Il lui semblait qu'il en serait mort de bonheur et d'extase.

1. La publication dans *L'Auto* laissait apparaître ici l'expression « mots évocateurs et troublants ».

1. La publiciation dans *L'Auto* coagule les deux mots « rouge-sang ».
2. *L'Auto* parlait de « vingt-cinq ou trente lieues ».
3. Ici, Maurice Leblanc remplace le verbe « bondit » original par « se rua ».

Or, un dimanche, alors que la fête du village voisin avait attiré tous les domestiques, Caorches se disposait à sortir en automobile, quand il aperçut de la terrasse un paysan qui cherchait à se dissimuler parmi les roseaux, sur l'autre rive du torrent. Caorches descendit jusqu'aux anciens remparts et franchit une poterne basse. Arrivé près de l'homme, sans que celui-ci s'en fût avisé, il le surprit qui faisait des signes du côté du château.

Il se retourna. Régine était à sa fenêtre et répondait aux signaux.

L'homme prit une pierre, y fixa ostensiblement une lettre qu'il tenait en main et ramena le bras en arrière pour la lancer. D'un bond Caorches sauta sur lui, le renversa, l'étourdit d'un coup de poing et s'empara de la lettre.

Il tremblait tellement qu'il eut du mal à la décacheter, à la déplier, à la lire… Elle contenait ces mots :

« Tout est prêt. Cent mètres avant la butte d'Escalaire, sur la route qu'il est obligé de suivre… Dès qu'il sera sorti, prends la fuite. Le messager te conduira. La chose faite, je te rejoindrai ».

Caorches resta un instant sans comprendre. Mais l'homme remua près de lui. Il le saisit à la gorge :

— Parle… sinon...

L'homme parla. Caorches apprit ceci : tous les jours, durant sa promenade en automobile, Régine, sans souci d'être vue, en présence des domestiques, ouvrait la porte du château au baron de Gervoise.

— Mais aujourd'hui ! cria Caorches… qu'y a-t-il aujourd'hui ? Tout est prêt… quoi ? La butte d'Escalaire ? Parle… sinon…

— Cent mètres avant, au bord de votre route ordinaire, nous avons scié un arbre, le grand hêtre, vous savez… Quand on vous



verra venir de loin, l'arbre s'abattra en travers de la route… Vous ne verrez pas, vous… Il y a un tournant…[1]

Soudain Caorches se leva. Et Régine ? Régine qui, de sa fenêtre, avait assisté à la lutte… Il se mit à courir éperdument. L'idée que sa femme s'était peut-être enfuie le bouleversait. Elle lui échapperait !... il ne pourrait se venger ! Ah ! cette vengeance qui tout à coup lui apparaissait comme la fin du supplice abominable qu'il endurait !

Il avait fait le tour des remparts et approchait de la porte.

— Régine, criait-il, comme si son appel eût dû paralyser les efforts de la malheureuse… Régine… Régine !

Au même moment, elle sortait du château en toute hâte.

Elle revint sur ses pas, épouvantée. Aussitôt il la rejoignit et sa main pesante s'abattit sur elle.

Il la tenait ! il la tenait ! elle était à lui, sa proie, sa chose ! Qu'allait-il en faire ? Ah ! il regardait autour de lui, d'un air de triomphe, et il la regarda aussi, courbée en deux, à peine vêtue, les cheveux en désordre, et si pâle, si effroyablement pâle !

Saisi de rage, il se pencha, prêt au meurtre. Mais non, c'était trop doux, cette mort ! Sa haine exigeait davantage. Il fallait que le complice eût sa part du châtiment… tout au moins qu'il y assistât… ou même qu'il en fût l'instrument…

Il poussa un cri de joie : il avait trouvé. Et, sans songer seulement qu'elle pût lui échapper, il courut aux remises, prit des cordes, des traits, et revint vers sa victime. Elle n'avait point bougé, morte de peur, incapable de résistance.

Alors il l'empoigna par ses jupes, la traîna jusqu'à l'automo-

1. Suppression de la fin de la phrase « et alors, après le tournant… ».

bile, puis, la soulevant, il l'étendit tout de son long sur l'avant de la voiture, et il la ficela à même le monstre, le dos contre l'écorce d'acier, les bras tordus et repliés de chaque côté, et la tête, la pauvre tête aux cheveux épars, la tête renversée et libre, en dehors, devant la gueule même du monstre, entre ses dents, comme un trophée !

Un tour de manivelle, la bête trembla, sursauta, impatiente et tumultueuse. D'un élan Caorches bondit sur elle et la lâcha à travers l'espace.

Et ils s'en allèrent ainsi sur la route mystérieuse, dans le crépuscule blême d'un jour d'hiver. Caorches hurlait de rire, et de toute sa puissance surexcitait la bête affolée, et elle redoublait d'efforts, ardente, fiévreuse, indomptable. On eût dit qu'elle partageait son désir, qu'elle était de moitié dans sa vengeance, et qu'elle avait hâte, elle aussi, d'arriver à l'obstacle, de s'y briser, et d'y jeter le maître impitoyable qui l'asservissait à sa volonté.

Et ils allaient tous deux, les deux monstres, ils allaient vers la mort, ivres de vitesse, exaspérés de haine, triomphants, comme s'ils se croyaient protégés par cette pauvre tête qui ballotait devant eux, par ce corps de femme, fragile et tendre, qui s'offrait aux premiers chocs, ainsi qu'une sirène attachée à la proue d'un navire…

A l'horizon, la butte d'Escalaire… Ils en approchèrent. Un hêtre tomba, qui barra la route de son tronc dur et lisse…



## II

### Attila

La série d'accidents étranges qui frappa si vivement l'an dernier l'imagination populaire et l'indisposa contre l'automobile ne trouva sa véritable signification que peu à peu, lorsque les similitudes apparurent et que les faits, reliés les uns aux autres, se groupèrent en un faisceau de preuves éclatantes, irrécusables.

Notons-en le détail. Tout d'abord ceci, que la presse relata sans commentaires :

« 15 mars – Aux environs de Rodez, un enfant qui gardait des troupeaux, assis au bord de la route, a été écrasé par une automobile. »

Huit jours plus tard, de Nancy :

« Les époux Verdun, maraîchers, qui se tenaient à côté de leur voiture, ont été pris en écharpe par une automobile lancée à toute vitesse. La mort a été instantanée. » Trois semaines après :

« La Charité. – Une automobile de très grande dimension qui traversait hier, à une allure de train express, notre petite ville, a renversé deux jeunes filles. On ne peut attribuer cette catastrophe qu'à une maladresse inconcevable du conducteur, puisque les deux victimes causaient sur le seuil même de leur maison… »

Ici, première indication sur les proportions de la voiture, puis remarque sur la singularité de l'événement.

Nous continuons :

« Gonfreville. – Notre jolie bourgade a été le théâtre d'un drame vraiment inexplicable. Depuis de longues années, le

même mendiant, bien connu de tous les habitants, s'installe chaque dimanche au coin de l'église, où il exerce son métier lucratif. Hier, une automobile qui passait sur la place a fait un crochet inattendu, et, venant raser le mur de l'église, a écrasé notre malheureux citoyen. Chauffeur et voiture se sont enfuis[1]. »

Cette fois l'attention publique s'éveilla. Il y avait décidément entre ces divers accidents une corrélation trop extraordinaire pour n'être pas prise en considération. On fit des rapprochements. On discuta.

Coup sur coup deux nouveaux faits.

A Evreux, le jour du marché, trois paysans furent renversés, broyés. Une heure après, aux portes de Chartres, une petite voiture où se trouvaient une dame et ses deux enfants, était prise de biais et réduite en morceaux…

La vérité éclata. A Evreux comme à Chartres, il y avait eu des témoins. Tous s'accordèrent sur l'aspect de l'automobile, dont ils décrivirent la longueur excessive, l'avant démesuré, et la couleur rouge, rouge ardent, rouge de sang[2]. Tous, enfin, avaient été frappés de sa manœuvre anormale, exécutée volontairement, aurait-on dit, tellement les personnes atteintes étaient en dehors de la ligne naturelle que suivait la voiture.

L'enquête que l'on entreprit, aussitôt sur les premiers accidents révéla de nombreux détails dont la similitude était évidente. Il devint hors de doute que le petit berger, les deux maraîchers, les deux jeunes filles, les paysans d'Evreux, et la dame de Chartres avaient été tués dans des conditions analogues, par un procédé rigoureusement identique.

1. L'auteur a supprimé l'adverbe « aussitôt » qui était présent en fin de phrase dans la publication dans *L'Auto*.
2. Ces deux dernières expressions ont été ajoutées par Maurice Leblanc dans le recueil.



Etait-il permis de supposer qu'il y avait eu dessein établi, préméditation dans l'accomplissement d'actes semblables ? Presque simultanément, quatre nouvelles victimes s'ajoutèrent aux précédentes. Les circonstances étaient les mêmes : écart brusque de la voiture qui renverse, tue, et s'enfuit. La certitude s'imposait.

On se souvient de l'émoi qui souleva l'opinion. D'un bout à l'autre de la France, ce fut une explosion de colère, et un besoin avide de savoir, de pénétrer cet épouvantable mystère. Car enfin, si l'on avait recueilli certains renseignements sur l'automobile, il n'y en avait que de très vagues sur celui qui la conduisait.

Seul, il était toujours seul, voilà ce que l'on savait. Dans le nuage de poussière qui l'enveloppait, dans l'élan vertigineux de sa course, on apercevait une sorte d'être vêtu de fourrure, accroupi, immobile à l'arrière de sa longue voiture. Les uns le disaient bossu. Des paysans prétendaient que cette soi-disant fourrure n'était autre que sa toison naturelle, qu'il y avait là, non un homme, mais un monstre, une bête fauve… Inévitablement, l'imagination des foules devait s'emparer de ce personnage pour en grossir les traits, le symboliser, et en faire une figure de légende.

Il y prêtait d'ailleurs singulièrement. D'où venait-il ? Qui était-il ? Quel était son but ? Et puis où se cachait-il ? Il ne pouvait du matin jusqu'au soir et du soir au matin rouler sur les grandes routes. Si fantastique qu'il fût, il mangeait, buvait, dormait, alimentait sa voiture, achetait de l'essence, de l'huile… Où ? Comment ? Personne ne l'avait encore vu, et personne, malgré les efforts individuels, les investigations des gendarme-

ries, l'attention vigilante de tout un pays, ne connaissait encore exactement l'automobile, ne l'avait contemplée à l'état de repos[1].

Lui, cependant, on finit par le voir. Un bûcheron raconta qu'il avait été abordé en forêt d'Andaine par un individu contrefait, de taille exiguë et hideux de visage, et que, sur sa prière, il avait été jusqu'au bourg voisin chercher deux bidons d'essence. L'individu l'avait payé de sa peine à louis d'or.

Plusieurs dépositions du même genre se produisirent. La plus importante provint d'un fermier de la Beauce. Il déclara que le sieur Gruel avait reçu une très grosse somme pour location de sa grange pendant huit jours à un individu possesseur d'une automobile. Interrogé, le sieur Gruel nia, mais ne put indiquer la source de l'argent que l'on trouva entre ses mains.

Dès lors, la légende s'affirma : l'homme était fabuleusement riche, et c'est par monceaux d'or qu'il récompensait les services ou s'assurait la complicité momentanée de tel passant rencontré.

Il se terrait dans quelque coin, au fond des forêts, en sortait peu pour ne pas multiplier les chances d'être surpris, accumulait çà et là des réserves de vivres, des provisions d'essence… puis, soudain, à intervalles réguliers, une apparition, deux, trois, quatre victimes, comme foudroyées par un éclair… et puis le silence, la vision évanouie…

« Gueule-rouge », tel fut le nom du monstre, et l'on qualifiait de la sorte aussi bien l'être monstrueux qui s'ingéniait à tuer, que la bête monstrueuse qui frappait de mort.

Gueule-rouge ! Gueule de sang ! Gueule de mort ! Le pâtre la

1. Suppression de l'adjectif « stationnaire » qui terminait la phrase dans *L'Auto*.



vit à travers ses landes, et le montagnard au flanc de ses rochers. Elle mordit le chemineau qui suit le bord des routes blanches, happa le gamin qui joue dans le ruisseau des petites villes, dévora les gars et les filles qui reviennent de la fête en se tenant par la main. Elle effleura les grandes cités, Bordeaux, Marseille, Lille, de son baiser sanglant. Elle hurla dans Paris… Oui, en plein jour… sur les boulevards… quelque chose, qui passa, qui tua… Gueule-rouge !

Quelle angoisse nous opprima tous ! il semblait qu'une menace perpétuelle et inévitable nous guettait, frappant ici, frappant là, au hasard. Gueule-rouge était partout. Il y avait cent Gueule-rouge, il y en avait mille, qui, toutes à la fois, poursuivaient leur œuvre de destruction.

On la traqua, on se ligua. Sur son passage supposé, annoncé par dépêche d'une commune à l'autre, on tendit des cordes. En vain ! Elle évitait tous les pièges, bifurquant, rebroussant chemin, s'aventurant même dans les sentiers, disparaissant…

Et au Nord, au Sud, à l'Orient et à l'Occident, le monstre galopait comme un vainqueur sur le champ du carnage. Il s'amusait et ricanait. Il s'exerçait aux tours d'adresse, cueillant ses victimes ainsi que l'on cueille des fleurs au talus des chemins.

Il allait, cauchemar effarant, bête de proie, qui tuait pour tuer, force stupide et implacable qui évoquait dans les cerveaux troublés des visions de conquérant barbare, ivre, fou, d'un Attila, fléau de Dieu ![1]...

1. Surnom également donné par Maurice Leblanc au fou meurtrier Alexis Vorski dans L'*Île aux trente cercueils*.

## III

### Agonies

On eût dit que la ville entière s'était concentrée sur la jolie promenade dont elle a le si juste orgueil, la ville entière et les milliers d'étrangers qui affluent de toutes parts, amoureux de sa beauté, de son luxe, de la mer bleue qui la décore, du merveilleux soleil qui la baigne aux tristes jours d'hiver.

C'était la grande semaine d'automobile. Ce jour-là se disputaient les épreuves du kilomètre et du mille sur la longue route qui suit la courbe harmonieuse de la baie.

D'un côté, adossés à la mer, se succédaient les tribunes. De l'autre, contre les hôtels, la foule était massée, noire, grouillante, contenue par une mince palissade à claire-voie, que des soldats gardaient de place en place.

Du tumulte, de la joie, des rires, des exclamations, du mouvement, des allées et venues, et puis des minutes de silence, pas un geste, la vie est comme suspendue… c'est la course qui se poursuit, une automobile qui passe.

Est-ce bien une automobile ? On ne peut distinguer aucune ligne précise, aucun détail de forme. On voit une chose qui passe, voilà tout, une chose vague, de couleur indéterminée.

On n'a pas l'impression qu'elle roule, qu'elle est adhérente à la terre, mais qu'elle se meut à une certaine distance du sol. Et de là vient qu'on ne redoute pas trop un écart de cette chose, tellement il semble qu'elle est indépendante de celui qui la conduit, de ce fragile petit être dont le cerveau pourrait si facilement se détraquer et la main se raidir. Non, lui-même n'est qu'une partie de la chose, esclave comme elle, dirigé comme elle, et tout cela obéit



à une volonté extérieure, à la puissance primitive qui l'a lancé comme le canon lance l'obus, et qui, de loin, le maintient, par des lois mathématiques, dans une direction rigoureuse, inflexible, dont il ne lui est pas permis de s'écarter.

On penserait plutôt, si l'on avait le loisir de penser, à la possibilité d'une explosion. A tel point déterminé de son vol, ou par suite d'accident, la chose éclaterait, comme éclate l'obus. Et l'angoisse vous étreint. Il va se produire un événement, une catastrophe. Il n'est pas admissible que rien ne se produise…

Mais rien ne s'est produit, ni cette fois ni les autres. On respire plus à l'aise. Le programme s'interrompt un instant. Il y a de la joie encore, et des rires, et des exclamations. A l'extrémité des tribunes une musique joue un air d'allégresse. Des officiels se promènent sur la route soigneusement goudronnée, couleur d'asphalte.

Et tout à coup une rumeur lointaine… Le bourdonnement des voix s'apaise… On se regarde. C'est le silence anxieux qui précède l'orage, quand un peu de vent s'élève et remue les feuilles des arbres. Qu'y a-t-il ? Quelqu'un sait peut-être ? On devine un mouvement du côté de l'Ouest, à l'endroit où la foule est moins compacte, et où les gens peuvent voir ce qui se prépare en dehors de la fête… la menace du danger… le danger… Mais quoi ? On entend un grondement…

Soudain un grand cri, puis des cris encore, des personnes qui se sauvent… et puis une voix plus perçante qui domine le tumulte… Gueule-rouge !

Et une chose arrive, un éclair sillonne l'espace, une masse rouge jaillit, s'enfonce, pénètre au cœur même de la foule…